**LE MENSONGE**

Par Eva Lob, Mattéo Ban et Pauline Roche

*Définitions* :

“Est donc menteur celui qui pense quelque chose en son esprit, et qui exprime autre chose dans ses paroles, ou dans tout autre signe.” (**Saint Augustin, *Du Mensonge*, I.III.3**)

“Transgression du devoir de véracité”, “déclaration intentionnellement fausse”, “la plus grande transgression du devoir de l’homme envers lui-même, considéré simplement comme être moral envers l’humanité qui se trouve en sa personne” (**KANT *Sur un prétendu droit de mentir par humanité***)

“D’abord, il faut dire que le mensonge est l’affirmation délibérée d’un énoncé faux avec l’intention que cet énoncé soit tenu pour vrai”. (**Arendt**)

Mentir comme l’acte de “tromper sur ce qu’on sait être vrai une personne à qui on doit cette vérité-là” (**Alain, *Définitions*, 148, 149**)

*Quelques citations courtes utiles pour des dissertations :*

“C’est (...) au gouvernants de l’Etat qu’il appartient comme à personne au monde de recourir à la fausseté, en vue de tromper soit les ennemis, soit leur concitoyens, dans l’intérêt de l’Etat; toucher à pareille matière ne doit appartenir à personne d’autre.” (**Platon, *République*, III 389b**)

“Dire la vérité n’est donc un devoir qu’envers ceux qui ont le droit à la vérité. Or nul homme n’a le droit à la vérité qui nuit à autrui.” (**Benjamin Constant, *La France en l’an 1797*, 6e cahier, n°1, Des réactions politiques**)

*Problématiques :*

* Peut-il y avoir un mensonge moral ? (Saint-Augustin).
* Pourquoi pourrions-nous penser que la vérité n’est pas accessible à l’Homme? En quoi le langage fait-il obstacle à la réalité ? (Nietzsche)

*Sommaire :*

I) SAINT-AUGUSTIN, *Le mensonge,* “Les deux éléments du mensonge”

II) SPINOZA, *Ethique*, IV, Proposition 72.

III) NIETZSCHE, *De la vérité et du mensonge au sens extra-moral*

IV) ROUSSEAU,  *Les rêveries du promeneur solitaire, IV*

**I) Saint-Augustin, *Le mensonge*, “Les deux éléments du mensonge. Deux hypothèses : Distinction entre mensonge et intention de tromperie.**

IV. Un homme dit une chose qu'il sait fausse. Il la dit, persuadé qu'on ne le croira pas, pour donner le change à son interlocuteur et le détourner par cette défiance d'un projet dont il ne voit pas le danger.

Cet homme ment, évidemment, malgré son désir de ne pas tromper, si le mensonge consiste à parler autrement qu'on ne sait ou qu'on ne pense. Mais si le mensonge consiste à parler avec l'intention de tromper, il ne ment pas. Car il dit une chose qu'il sait et juge fausse pour ne pas tromper une personne qui refuse de le croire, en raison, il le sait bien, de sa méfiance à son égard. Il peut donc se faire qu'on parle contre la vérité pour empêcher son interlocuteur de tomber dans l'erreur, comme il arrive, par contre, qu'on lui dise la vérité pour le tromper. Celui, en effet, qui dit une chose vraie, parce qu'il sent qu'on ne le croira pas, trompe en la disant. Il sait ou pense, en effet, que son interlocuteur la jugera fausse, du fait seul qu'elle vient de lui. C'est pourquoi, en disant le vrai pour faire croire le faux, il commet une tromperie. Toute la question est donc de savoir quel est de ces deux hommes le vrai menteur, celui qui dit une chose fausse pour ne pas tromper ou celui qui pour tromper dit une chose vraie, étant bien entendu que le premier sait et pense qu'il dit faux, comme le second sait et pense qu'il dit vrai. Nous avons déjà dit, en effet, qu'on ne ment pas en énonçant une assertion fausse qu'on croit vraie et qu'on ment plutôt en énonçant une assertion vraie qu'on croit fausse. Car c'est par l'intention qu'il faut juger la moralité des actes.

Mais revenons à ces deux hommes que nous avons mis en avant : ce n'est pas une petite question. Le premier dit une chose qu'il sait ou pense fausse, mais il la dit précisément pour ne pas tromper. Il sait, par exemple, qu'une route est infestée de brigands et il craint que la personne dont il a en vue la conservation ne s'y engage ; mais comme il est sûr qu'elle n'a pas foi en lui, il lui dit que la route n'a pas de brigands, pour qu'elle ne la prenne pas. Car le jugeant menteur, plus il lui dira qu'il n'y a pas de brigands, plus elle croira qu'il y en a. Le second, de son côté, dit une chose qu'il sait ou pense vraie et il la dit pour tromper. Il affirme, par exemple, à la personne susdite qui n'a en lui aucune confiance : il y a sur cette route des brigands. Ils y sont réellement et il le sait. Mais son but est d'amener cette personne à s'y engager et à tomber dans une embûche, persuadée qu'elle est de la fausseté du renseignement. Eh bien, lequel de ces deux hommes a menti ? celui qui a mieux aimé dire faux pour ne pas tromper ou celui qui, pour tromper, a préféré dire vrai ? Celui qui par un renseignement erroné a fait prendre la bonne route ou celui qui par un avis véridique a fait prendre la mauvaise ?

Mais, peut-être ont-ils menti tous les deux, le premier en disant une fausseté, le second en voulant tromper ? Ou plutôt n'ont-ils menti ni l'un ni l'autre, l'un parce qu'il a eu la volonté de ne pas tromper, l'autre parce qu'il a eu l'intention de dire la vérité ? Il ne s'agit pas, en effet, pour l'instant, de savoir qui des deux a péché, mais qui a menti.

Saint-Augustin, *Le mensonge*

**ANALYSE :**

Saint-Augustin aborde ici la question de l’intention derrière le mensonge : le menteur est-il celui qui dit une chose qu’il sait fausse, ou celui qui dit la vérité *dans l’intention de tromper* autrui ?

Il oppose donc deux cas de figure théoriques : le premier homme (A), sachant que son interlocuteur (B) ne lui fait pas confiance, lui dit la vérité. B, pensant que A ment, est donc *trompé*. Dans le deuxième cas, A, sachant que B ne lui fait pas confiance, lui ment délibérément, afin que B pense la vérité.

Saint-Augustin établit ainsi une distinction entre le mensonge en tant que tel, la déformation volontaire de la vérité, par quelqu’un qui sait qu’il énonce une chose fausse, et *l’intention* de tromper, soit ici le but, la finalité de l’énonciation. Il distingue donc l’acte (mentir) de l’effet (tromper autrui).

Il met donc en parallèle un vocabulaire de la parole, notamment mensongère (« dit », « ment »), et de la *confiance* de l’autre : « on ne le croira pas », « défiance », « qui refuse de le croire », « méfiance » … Ici, donc, le menteur s’appuie sur la méfiance de B, autrement dit, sur le fait que B ne se fie pas à A.

=> *Comment, dans le cas d’une absence de confiance, la relation du menteur (A) et de celui à qui il ment (B) peut-elle être morale ?*

Saint-Augustin mobilise également des vocabulaires de la connaissance (le menteur « sait » qu’il ment), de son intention morale, et du jugement de son interlocuteur (« il jugera », « erreur ») : ainsi, ici, B prend également part à la déformation de la vérité, en partant de l’idée, irréfléchie, immédiate, que A ment. B a donc une *responsabilité*, due à son propre jugement vis-à-vis de la parole d’A.

Enfin, Saint-Augustin distingue le mensonge de son caractère moral ou immoral, par l’évocation du « péché ». En effet, plus tard dans le texte, il dira que celui qui ment avec *l’intention* de s’assurer de la conservation de l’autre ment, mais ne pêche pas : il est donc immoral, puisqu’il ment, mais à un degré moindre que celui qui *trompe*. Celui qui *trompe*, en effet, pèche (donc, est plus immoral), puisque, bien qu’il dise la vérité, il l’énonce dans l’intention de nuire à autrui.

En conclusion, dans les deux cas, A est immoral, dans le premier, parce qu’il ment, et dans le deuxième, parce qu’il trompe son interlocuteur, dans le but de lui nuire. Saint-Augustin établit donc une différence de *degrés* d’immoralité : par leurs actes, les deux « A » sont immoraux, ils pêchent, mais celui qui agit mal dans l’intention de nuire est plus répréhensible que celui qui agit mal en vue de faire ce qu’il estime être le bien

**II) Spinoza : *Ethique*, IV, Proposition 72.**

PROPOSITION LXXII

L'homme libre n'agit jamais trompeusement, mais toujours de bonne foi.

DÉMONSTRATION

Si l'homme libre, en tant qu'il est libre, faisait quelque action trompeusement, il la ferait sous la dictée de la raison (car ce n'est qu'en cela que nous le disons libre) : et par suite, agir trompeusement serait une vertu (par la Prop. 24 de cette p.), et par conséquent (par la même Prop.) chacun serait plus avisé, pour conserver son être, d'agir trompeusement, c'est-à-dire (comme il va de soi). les hommes seraient plus avisés de ne convenir qu'en paroles, et d'être en réalité contraires les uns aux autres, ce qui (par le Coroll. Prop. 31 de cette p.) est absurde. Donc l'homme libre, etc. CQFD.

SCOLIE

Si l'on demande au cas où la mauvaise foi permettrait à un homme de se délivrer d'un danger de mort présent, la règle de conserver son être ne lui commande-t-elle pas absolument d'être de mauvaise foi? On répondra de la même manière, que si la raison le commande, elle le commande donc à tous les hommes, et par suite la raison commande absolument aux hommes de ne conclure de pactes que trompeurs au moment de conjuguer leurs forces et d'instaurer les droits communs, c'est-à-dire de n'avoir, en vérité, pas de droits communs, ce qui est absurde.

III) **Nietzsche : De la vérité et du mensonge au sens extra-moral (1873**)

« Il y eut une fois, dans un recoin éloigné de l'univers répandu en d'innombrables systèmes solaires scintillants, un astre sur lequel des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la plus orgueilleuse et la plus mensongère minute de l'" histoire universelle ". Une seule minute, en effet. La nature respira encore un peu et puis l'astre se figea dans la glace, les animaux intelligents durent mourir. - Une fable de ce genre, quelqu'un pourrait l'inventer, mais cette illustration resterait bien au-dessous du fantôme misérable, éphémère, insensé et fortuit que constitue l'intellectuel humain au sein de la nature. Des éternités durant il n'a pas existé ; et lorsque c'en sera fini de lui, il ne se sera rien passé de plus. Car ce fameux intellect ne remplit aucune mission au-delà de l'humaine vie. Il n'est qu'humain, et seul son possesseur et producteur le considère avec pathos, comme s'il renfermait le pivot du monde. Or, si nous pouvions comprendre la mouche, nous saurions qu'elle aussi nage à

travers l'air avec ce pathos et ressent en soi le centre volant de ce monde. Il n'y a rien de si abject et de si minuscule dans la nature qu'une légère bouffée de cette force du connaître ne puisse aussitôt gonfler comme une outre ; et de même que tout portefaix aspire à son admirateur, de même l'homme le plus fier, le philosophe, croit-il avoir de tous côtés les yeux de l'univers braqués comme des télescopes sur son action et sa pensée. Il est remarquable que cet état de fait soit I’œuvre de l'intellect, lui qui ne sert justement aux êtres les plus malchanceux, les plus délicats et les plus éphémères qu'à se maintenir une minute dans l'existence, cette existence qu'ils auraient toutes les raisons de fuir aussi vite que le fils de Lessing sans le secours d'un pareil expédient. L'espèce d'orgueil lié au connaître et au sentir, et qui amasse d'aveuglantes nuées sur les yeux et les sens des hommes, les illusionne quant à la valeur de l'existence parce qu'il véhicule la plus flatteuse évaluation du connaître. Son effet général est l'illusion - mais ce caractère se retrouve aussi dans ses effets les plus particuliers... L'intellect, en tant que moyen de conservation de l'individu, déploie ses principales forces dans le travestissement; car c'est le moyen par lequel se maintiennent les individus plus faibles, moins robustes, qui ne peuvent pas se permettre de lutter pour l'existence à coups de cornes ou avec la mâchoire affilée des bêtes de proie. C'est chez l'homme que cet art du travestissement atteint son sommet : illusion, flagornerie, mensonge et tromperie, commérage, parade, éclat d'emprunt, masques, convention hypocrite, comédie donnée aux autres et à soi-même, bref le sempiternel voltigement autour de cette flamme unique : la vanité - tout cela impose si bien sa règle et sa loi que presque rien n'est plus inconcevable que la naissance parmi les hommes d'un pur et noble instinct de vérité. Ils sont profondément immergés dans des illusions et des images de rêve, leur œil ne fait que glisser vaguement à la surface des choses et voit des "formes", leur sensation ne conduit nulle part à la vérité, mais se contente de recevoir des excitations et de pianoter pour ainsi dire à l'aveuglette sur le dos des choses. Ajoutez à cela que sa vie durant l'homme se prête la nuit au mensonge du rêve, sans que jamais sa sensibilité morale ait tenté de s'y opposer : il se trouve cependant des hommes, dit-on, qui à force de volonté ont supprimé chez eux le ronflement. Hélas ! l'homme, au fond, que sait-il de lui-même ? Et serait-il même capable une bonne fois de se percevoir intégralement, comme exposé dans la lumière d'une vitrine ? La nature ne lui cache-t-elle pas l'immense majorité des choses, même sur son corps, afin de l'enfermer dans la fascination d'une conscience superbe et fantasmagorique, bien loin des replis de ses entrailles, du fleuve rapide de son sang, du frémissement compliqué de ses fibres ? Elle a jeté la clé : et malheur à la funeste curiosité qui voudrait jeter un œil par une fente hors de la chambre de la conscience et qui, dirigeant ses regards vers le bas, devinerait sur quel fond de cruauté, de convoitise, d'inassouvissement et de désir de meurtre l'homme repose, indifférent à sa propre ignorance, et se tenant en équilibre dans des rêves pour ainsi dire comme sur le dos d'un tigre. D'où diable viendrait donc, dans cette configuration, l'instinct de vérité ? Dans la mesure où l'individu veut se maintenir face à d'autres individus, il n'utilise l'intellect, dans un état de choses naturel, qu'à des fins de travestissement : or, étant donné que l'homme, à la fois par nécessité et par ennui, veut vivre dans une société et dans un troupeau, il a besoin d'un accord de paix et cherche du moins à faire disparaître de son univers le plus grossier

bellum omnium contra omnes. Cet accord de paix ressemble à un premier pas dans l'acquisition de notre énigmatique instinct de vérité. Maintenant en effet se trouve fixé cela qui désormais sera de droit "la vérité", c'est-à-dire qu'on invente une désignation constamment valable et obligatoire des choses, et la législation du langage donne aussi les premières lois de la vérité : car le contraste entre vérité et mensonge se produit ici pour la première fois... Le menteur utilise les désignations valables, les mots, pour faire apparaître l'irréel comme réel ; il dit par exemple : "je suis riche" alors que "pauvre" serait pour son état la désignation correcte. Il maltraite les conventions établies par des substitutions arbitraires et même des inversions de noms. S'il fait cela par intérêt et en plus d'une façon nuisible, la

société lui retirera sa confiance et du même coup l'exclura. Ici les hommes ne craignent pas tant le fait d'être trompés que le fait qu'on leur nuise par cette tromperie : à ce niveau-là aussi, ils ne haïssent pas au fond l'illusion, mais les conséquences pénibles et néfastes de certains genres d'illusions. Une restriction analogue vaut pour l'homme qui veut seulement la vérité : il désire les conséquences agréables de la vérité, celles qui conservent la vie ; face à la connaissance pure et sans conséquence il est indifférent, et à l'égard des vérités préjudiciables et destructrices il est même hostilement disposé. Et, en outre, qu'en est-il de ces conventions du langage ? Sont-elles peut-être des témoignages de la connaissance, du sens de la vérité ? Les désignations et les choses coïncident-elles ? Le langage est-il l'expression adéquate de toutes les réalités ? C'est seulement grâce à sa capacité d'oubli que l'homme peut parvenir à croire qu'il possède une « vérité » au degré que nous venons d'indiquer. S'il ne peut pas se contenter de la vérité dans la forme de la tautologie, c'est-à-dire se contenter de cosses vides, il échangera éternellement des illusions contre des vérités. Qu'est-ce qu'un mot ? La représentation sonore d'une excitation nerveuse. Mais conclure d'une excitation nerveuse à une cause extérieure à nous, c'est déjà le résultat d'une application fausse et injustifiée du principe de raison. Comment aurions-nous le droit, si la vérité avait été seule déterminante dans la genèse du langage, et le point de vue de la certitude dans les désignations, comment aurions-nous donc le droit de dire : la pierre est dure - comme si « dure » nous était encore connu autrement et pas seulement comme une excitation toute subjective ! Nous classons les choses selon les genres, nous désignons l'arbre comme masculin, la plante comme féminine : quelles transpositions arbitraires ! Combien nous nous sommes éloignés à tire-d'aile du canon de la certitude ! Nous parlons d'un «serpent » : la désignation n'atteint rien que le mouvement de torsion et pourrait donc convenir aussi au ver. Quelles délimitations arbitraires ! Quelles préférences partiales tantôt de telle propriété d'une chose, tantôt de telle autre ! Comparées entre elles, les différentes langues montrent qu'on ne parvient jamais par les mots à la vérité, ni à une expression adéquate : sans cela, il n'y aurait pas de si nombreuses langues. La « chose en soi » (ce serait justement la pure vérité sans conséquences), même pour celui qui façonne la langue, est complètement insaisissable et ne vaut pas les efforts qu'elle exigerait. Il désigne seulement les relations des choses aux hommes et s'aide pour leur expression des métaphores les plus hardies. Transposer d'abord une excitation nerveuse en une image ! Première métaphore. L'image à nouveau transformée en un son articulé! Deuxième métaphore. Et chaque fois saut complet d'une sphère dans une sphère tout autre et nouvelle. On peut s'imaginer un homme qui soit totalement sourd et qui n'ait jamais eu une sensation sonore ni musicale: de même qu'il s'étonne des figures acoustiques de Chiadni dans le sable, trouve leur cause dans le tremblement des cordes et jurera ensuite là-dessus qu'il doit maintenant savoir ce que les hommes appellent le « son », ainsi en est-il pour nous tous du langage. Nous croyons savoir quelque chose des choses elles-mêmes quand nous parlons d'arbres, de couleurs, de neige et de fleurs, et nous ne possédons cependant rien que des métaphores des choses, qui ne correspondent pas du tout aux entités originelles. Comme le son en tant que figure de sable, l'X énigmatique de la chose en soi est prise, une fois comme excitation nerveuse, ensuite comme image, enfin comme son articulé. Ce n'est en tout cas pas logiquement que procède la naissance du langage et tout le matériel à l'intérieur duquel et avec lequel l'homme de la vérité, le savant, le philosophe, travaille et construit par la suite, s'il ne provient pas de Coucou-les-nuages, ne provient pas non plus en tout cas de l'essence des choses. Pensons encore en particulier à la formation des concepts. Tout mot devient immédiatement concept par le fait qu'il ne doit pas servir justement pour l'expérience originale, unique, absolument individualisée, à laquelle il doit sa naissance, c'est-à-dire comme souvenir, mais qu'il doit servir en même temps pour des expériences innombrables, plus ou moins analogues, c'est-à-dire, à strictement parler, jamais identiques et ne doit donc convenir qu'à des cas différents. Tout concept naît de l'identification du non-identique. Aussi certainement qu'une feuille n'est jamais tout à fait identique à une autre, aussi certainement le concept feuille a été formé grâce à l'abandon délibéré de ces différences individuelles, grâce à un oubli des caractéristiques, et il éveille alors la représentation, comme s'il y avait dans la nature, en dehors des feuilles, quelque chose qui serait « la feuille », une sorte de forme originelle selon laquelle toutes les feuilles seraient tissées, dessinées, cernées, colorées, crêpées, peintes, mais par des mains malhabiles au point qu'aucun exemplaire n'aurait été réussi correctement et sûrement comme la copie fidèle de la forme originelle. Nous appelons un homme « honnête » pourquoi a-t-il agi aujourd'hui si honnêtement ? demandons-nous Nous avons coutume de répondre à cause de son honnêteté. L'honnêteté ! Cela signifie à nouveau la feuille est la cause des feuilles? Nous ne savons absolument rien quant à une qualité essentielle qui s'appellerait «l'honnêteté », mais nous connaissons bien des actions nombreuses, individualisées, et par conséquent différentes, que nous posons comme identiques grâce à l'abandon du différent et désignons maintenant comme des actions honnêtes : en dernier lieu nous formulons à partir d'elles une « qualitas occulta » avec le nom : « l'honnêteté ». L'omission de l'individuel et du réel nous donne le concept comme elle nous donne aussi la forme, là où au contraire la nature ne connaît ni formes ni concepts, donc, pas non plus de genres, mais seulement un X, pour nous inaccessible et indéfinissable. Car notre antithèse de l'individu et du genre est aussi anthropomorphique et ne provient pas de l'essence des choses, même si nous ne nous hasardons pas non plus à dire qu'elle ne lui correspond pas : ce qui serait une affirmation dogmatique et, an tant que telle, aussi juste que sa contraire. Qu'est-ce donc que la vérité ? Une multitude mouvante de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, bref, une somme de relations humaines qui ont été poétiquement et

rhétoriquement faussées, transposées, ornées, et qui, après un long usage, semblent à un peuple fermes, canoniales et contraignantes : les vérités sont les illusions dont on a oublié qu'elles le sont, des métaphores qui ont été usées et qui ont perdu leur force sensible, des pièces de monnaie qui ont perdu leur empreinte et qui entrent dès lors en considération, non plus comme pièces de monnaie, mais comme métal. »

**ANALYSE:**

**Problématique:** Pourquoi pourrions-nous penser que la vérité n’est pas accessible à l’Homme? En quoi le langage fait-il obstacle à la réalité ?

Dans ce texte, Nietzsche cherche à prouver que ce qui nous paraît être vrai, ce que nous appelons “connaissance”, ne serait que l’oubli de l’illusion créé par le langage.

En effet, la “connaissance” et “l’intellect” de l’Homme ne serait qu’une forme de vanité et d’orgueil. Cette connaissance n'aurait pour but que de nous faire nous sentir comme le “pivot du monde”, alors que cette illusion est aussi commune à une simple mouche qui se sent comme le “centre volant du monde”.

La “connaissance et “l’intellect” ne serait qu’une forme de “travestissement”, car il permet aux animaux faibles de survivre face aux prédateur, cet “intellect” leur permettrai “de lutter pour l'existence”. Chez l’Homme, ils seraient les outils de la “vanité”, à travers “illusion, flagornerie, mensonge et tromperie” les “convention hypocrites”. Les Hommes seraient “immergés” dans cette vanité, et nos sens ne feraient que “glisser” sur la “surface” des choses.

La nature ne permettrait pas à l’Homme de voir les choses, même en son corps, ne lui permettant pas de ressentir ses “entrailles”, ni même le “flux de son sang”. Finalement l’Homme serait aveuglé par “la conscience superbe et fantasmagorique” en lui, donc par les illusions qu'il pense être la “connaissance”. La “conscience” de l’Homme ne reposerait que sur sa “propre ignorance”, donc sur l’oubli de ce qu’il est en négligeant tout ce qui en lui paraît bas, sa “cruauté”, sa “convoitise”, et le “désir de meurtre”. Alors la “conscience” reposerait sur ses “rêves”.

La vérité et ce désir de vérité serait dû à la volonté de l’Homme de faire partie d’une société d’un groupe, qui nécessite un “accord de paix” qui repose sur l’idée de la vérité. Néanmoins, cette vérité repose sur la “désignation des choses” qui doit s'avérer “valable”. Donc “la vérité” selon l’Homme, s’appuie sur le langage. Cependant, la vérité comme le mensonge repose sur le langage et son usage. En effet, le menteur use d’une “désignation valable” des choses, c’est-à-dire, de mots qui peuvent faire apparaître l'irréel, tout en le montrant comme réel. Par les mots en les inversant et en les transformant, il substitue le réel au mensonge.

Si le mensonge est découvert, les autres Hommes ne lui feront plus confiance, non pas parce qu'il a dit un mensonge, mais parce que la tromperie du menteur pourrait un jour leur nuire. Cette exclusion cherche à protéger l’intérêt de l’Homme et non la vérité. Par conséquent, ce qui est haï dans le mensonge n’est pas l’illusion, mais les conséquences néfastes qu’il pourrait engendrer. L’Homme désire ce qui lui apporte du bien, alors une vérité bénéfique lui plaira, une vérité sans conséquence le rendra « indifférent » et une néfaste, le rendra hostile.

Nietzsche en vient alors à questionner les conventions du langage. Il se demande si le langage lui-même est en adéquation avec le réel. Selon Nietzsche, la croyance de l’Homme en la vérité est due à l’oubli. Car, l’Homme ne peut pas se contenter de la vérité c’est-à-dire, de « choses vides », donc il les échange avec des illusions.

Alors le langage serait le moyen de plaquer de l’illusion sur le réel. En effet un mot est une expression sonore plaquée sur le réel, néanmoins ce son n’est pas représentatif du réel. Tout d’abord, le choix du mot est subjectif, leur classement n’est pas représentatif, par exemple le classement de genre. De plus, le mot est plaqué de manière aléatoire sur un objet, par exemple le mot « serpent » n’est pas représentatif de celui-ci. Finalement, le choix des mots est arbitraire.

Cela sous-entend donc, que la « chose en soi » est « insaisissable ». Alors, le langage est limité.

La « chose en soi » passe par trois transformations, l’expression nerveuse, puis celle-ci en une image, et cette image transformée en un son.

Donc, nous croyons savoir la chose en soi, comme un sourd croit savoir ce qu’est le son, il en voit les effets mais ne le perçoit pas. Nous ne nous fions qu’à des métaphores des choses sans pour autant pouvoir atteindre les « entités originelles ».

Alors, la formation de concept est limitée. En effet, le concept est vu comme une chose pouvant convenir à différentes expériences, toutefois, de cette manière il n’est pas représentatif de l’expérience originale, singulière. Nos expériences sont, cependant « jamais identiques», alors les représenter par les mêmes concepts serait se tromper. La conceptualisation participerait alors à oublier les caractéristiques de chaque expérience. En nommant une feuille, feuille et une autre feuille de même, on oublie les caractéristiques de chacune, alors que la nature ne fait jamais de copies identiques. Donc, le concept d’honnêteté renverrait comme le concept de feuille à quelque chose d’abstrait sans que nous en sachions plus de cette qualité, sans en connaître les caractéristiques, sans en connaître son individualité. Ainsi, l’illusion se fait par l’oubli des différences, des caractéristiques. Alors, que la nature est en elle-même sans concept, sans forme, ni genre. Les concepts seraient une « affirmation dogmatique » qui oublierait « l’essence des choses».

Finalement, la vérité pour l’Homme serait l’illusion, à travers les figures de style du langage, qui fausserait et ornerait la chose en soi, jusqu’à l’oubli de celle-ci. L’empreinte de la chose en soi est effacée par le langage, comme une pièce qui sans empreinte deviendrait un bout de métal, c’est la métaphore que Nietzsche utilise pour terminer.

**IV) Rousseau, Les rêveries du promeneur solitaire, IV**

1 Il ne s’agissait pas de prononcer s’il serait toujours bon de dire toujours la vérité, mais si l’on y

2 était toujours également obligé, et de distinguer des cas où la vérité est rigoureusement due, de

3 ceux où l’on peut la taire sans injustice et la déguiser sans mensonge : car j’ai trouvé que de

4 tels cas existaient réellement. Ce dont il s’agit est donc de chercher une règle pour les connaître

5 et les bien déterminer. Mais d’où tirer cette règle et la preuve de son infaillibilité ?...

6 Dans toutes les questions de morale difficiles comme celle-ci, je me suis toujours bien trouvé de

7 les résoudre par le dictamen de ma conscience, plutôt que par les lumières de ma raison.

8 Jamais l’instinct moral ne m’a trompé : il a gardé jusqu’ici sa pureté dans mon cœur assez pour

9 que je puisse m’y confier, et s’il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite, il

10 reprend bien son empire sur elles dans mes souvenirs. C’est là que je me juge moi-même

11 avec autant de sévérité peut-être que je serai jugé par le souverain juge après cette vie.

12 Juger des discours des hommes par les effets qu’ils produisent c’est souvent mal les

13 apprécier. Outre que ces effets ne sont pas toujours sensibles et faciles à connaître, ils varient

14 à l’infini comme les circonstances dans lesquelles ces discours sont tenus.

15 Mais c’est uniquement l’intention de celui qui les tient qui les apprécie et détermine leur degré

16 de malice ou de bonté. Dire faux n’est mentir que par l’intention de tromper, et l’intention

17 même de tromper loin d’être toujours jointe avec celle de nuire a quelquefois un but tout

18 contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l’intention de nuire ne

19 soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l’erreur dans laquelle on jette ceux à qui l’on

20 parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare et difficile

21 qu’on puisse avoir cette certitude ; aussi est-il difficile et rare qu’un mensonge soit

22 parfaitement innocent. Mentir pour l’avantage d’autrui est fraude, mentir pour autrui est

23 calomnie, c’est la pire espèce du mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d’autrui

24 n’est pas mentir : ce n’est pas mensonge, c’est fiction.

**ANALYSE**

**Problématique : Existe-t-il un mensonge moral ?**

1. **L1-L5 : Ce que Rousseau prétend démontrer.**

 Rousseau prétend démontrer que le mensonge n’est pas toujours immoral. Mentir, cela veut dire volontairement dissimuler quelque chose avec l’intention de tromper. Ainsi, mentir est immoral. On peut donc logiquement affirmer que la position de Rousseau semble à contre-courant de l’injonction morale commune qui est de ne pas mentir. Or, celui-ci affirme qu’il existe des cas où on peut taire la vérité sans injustice et la déguiser sans mensonge. Cela revient donc à repenser le mensonge.

En premier lieu il n’est plus immoral car il ne provoquerait plus d’injustice. Il ne génère donc aucun mal et le menteur est innocent de toutes accusations morales.

En deuxième lieu, il n’est plus pensé comme déformation de la réalité car la vérité peut être « déguisée sans mensonge ». Cependant, Rousseau n’affirme pas que le mensonge soit toujours moral.. Il distingue des cas où la vérité est rigoureusement due, c'est-à-dire qu’elle doit être dite sans hésitations.

Cependant se pose le problème de la détermination d’un cas ou le mensonge serait moral. C’est dans cette direction que Rousseau souhaite développer son texte.

**2) L6-L11 : Le développement sur l’instinct moral opposé à la raison pour juger le mensonge.**

 Rousseau oppose raison et conscience. La raison est la faculté qui mène à la réflexion. Elle est le fruit d’un cheminement intellectuel. A l’inverse, la conscience est pensée comme une voix intérieure immédiate. Elle se rapproche de ce qu’on pourrait appeler un sens moral. Ainsi face à un dilemme je peux raisonner, chercher à établir ce qui ferait le plus de dégât et agir pour éviter un dégât trop important ou bien suivre ma conscience c’est-à-dire aller vers ce qui me semble le plus juste et donc suivre le dictaient de ma conscience. Ainsi Rousseau prône une forme de confiance en l'homme et en sa capacité à aller vers le juste et le bon. C’est par le biais de cette capacité que Rousseau souhaite juger des discours faux.

**3) L12-L14 : Impossibilité de juger qu’un mensonge soit immoral par sa fin.**

 Rousseau prône l’impossibilité de juger un discours par sa fin pour deux raisons.

D’une part, il évoque l’incapacité à connaître l’ensemble des effets d’un discours faux. Effectivement, ceux-ci sont difficiles à établir. Par exemple, comment savoir à partir de quand les conséquences d’un mensonge cessent ? Est ce que mentir précipite la personne trompée dans une lignée négative pour le restant de ces jours ? Cette hypothèse semble difficile à affirmer. Il paraît assez évident qu’une grande majorité des mensonges sont dits sans réelles conséquences et qu’une grande partie n’ont que des conséquences minimes.

D’autre part, l’incapacité à juger d’un discours faux par sa fin tient au caractère circonstanciel du discours. Effectivement, mon discours est la conséquence d’un moment précis. Ainsi une même personne pourrait répondre différemment et pourtant toujours de manière honnête à une même question posée à deux moments distincts de sa vie. Comment dès lors juger cela et établir une réponse plus morale qu’une autre ?

**4) L15-24 : Dès lors, il faut juger le discours par l’intention de celui qui le prononce.**

 Rousseau opère une classification des mensonges et nous permet de penser le caractère moral ou immoral du mensonge.

 Premièrement, l’intention de celui qui tient le discours est pensé comme seul critère de jugement moral du discours.

**4.1) Une redéfinition de ce qu’est le faux**

 Pour autant Rousseau vient également nous permettre de penser un le critère originel du mensonge qui est le « dire faux ». Dire faux, cela signifie tenir un discours qui avance une vision du monde qui est autre que la réalité. Ainsi, si j’affirme qu’une girafe est un pingouin, je dis faux. Cependant Rousseau va contre cette idée car il prône que dire faux et dire avec l’intention de tromper. Cela voudrait donc dire qu’affirmer qu’une girafe est un pingouin n’est pas forcément dire faux si je l’affirme en y croyant moi même. Dès lors, Rousseau pense le rapport entre discours et réalité sous le prisme de la croyance de celui qui dit le discours. Ainsi, si le discours faux est cru par celui qui le dit, il ne s’agit pas d’un mensonge**.**

 **4.2 ) Le faux pensé comme possiblement « innocent »**

Rousseau opère ensuite une autre distinction qui est celle entre le faux ( pensé comme discours exprimé avec la connaissance de sa fausseté ) coupable donc immoral et innocent donc sans immoralité.

Le mensonge ne peut être moral qu’à deux conditions.

Premièrement celui ci ne doit pas être dit avec l’intention de nuire. Ainsi, si le mensonge est fait avec l’intention de protéger la personne d’un danger, le mensonge n’est pas immoral. Ainsi, si l’on reprend le dilemme de l’homme recherché pour être tué que je cache et sur lequel je suis interrogé au sujet de sa présence, mentir n’est pas immoral car je sauve sa vie.

Pour autant, il existe d’après Rousseau un autre critère qui fait qu’un mensonge puisse ne pas être immoral. Il s’agit de la certitude que l’erreur dans laquelle on jette ceux à qui l’on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit.

**4.3) La difficulté à reconnaître un mensonge qui ne soit pas immoral**

 Toutes ces conditions font qu’il est difficile de trouver un mensonge qui ne soit pas parfaitement immoral. Cependant, Rousseau par l’usage de l’adverbe parfaitement qui signifie entièrement, totalement nous permet de penser le caractère moral du mensonge à différentes échelles. Il existe un mensonge qui n’est qu’un peu non immoral, un mensonge qui serait débarrassé en grande partie de son caractère immoral et un mensonge entièrement immoral.

**Conclusion :**

On peut ainsi émettre une double critique de ce texte.

Premièrement, une critique positive, Rousseau par sa réflexion sur le mensonge cherche à rendre le mensonge accessible et à lui faire perdre son aspect hautement immoral. Il opère ainsi une philosophie à hauteur d’homme.

Pour autant, Rousseau ne réussit jamais à déterminer totalement un mensonge qui ne serait pas immoral. Cela s’explique notamment à cause de la mise en place de critères de jugement qui ne paraissent justement pas à hauteur d’homme.

Ainsi, si l’idée que Rousseau souhaite démontrer semble louable car adaptée à l’expérience quotidienne dans laquelle le mensonge est courant; la réflexion qu’il met en place et la conclusion qu’il en tire semble s’éloigner de cette intention première ce qui en fait une pensée trop théorique et peu pratique à l’action.

Autres articles et sites qui peuvent être intéressants:

* [Discours sur le mensonge de Platon à saint Augustin : continuité ou rupture | Cairn.info](https://shs.cairn.info/revue-dialogues-d-histoire-ancienne-2010-2-page-9?lang=fr)
* [Pourquoi doit-on parfois recourir au mensonge ? | France Culture](https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-pourquoi-du-comment-philo/pourquoi-doit-on-parfois-recourir-au-mensonge-2164685)
* [La vérité du mensonge | Cairn.info](https://shs.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2005-HS-page-33?lang=fr)
* [Doit-on éduquer l’homme à bien agir ? : épisode 3/4 du podcast Critique de la raison pratique de Kant | France Culture](https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/doit-on-eduquer-l-homme-a-bien-agir-9589108)